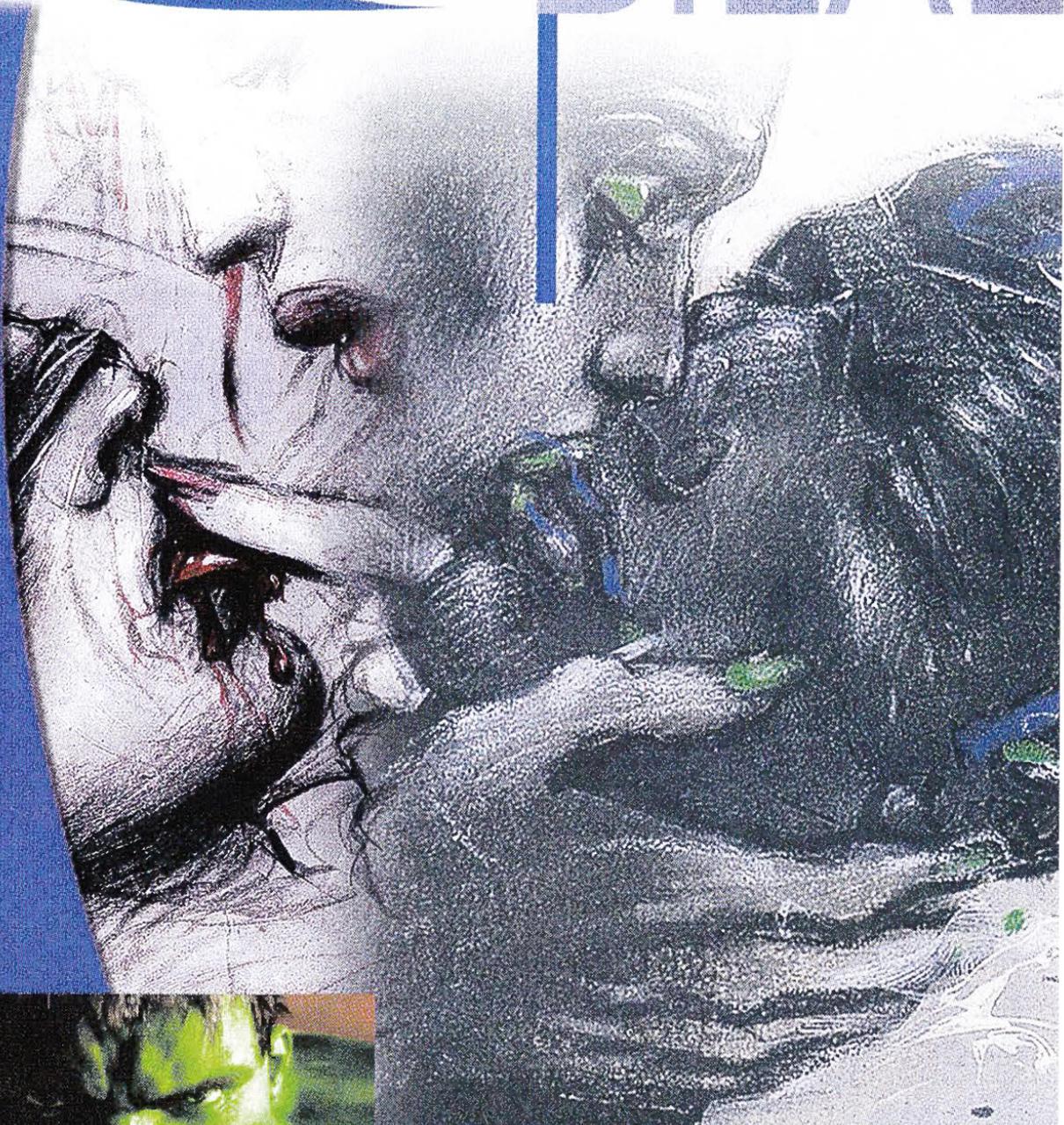


LA CITE des Bulles

Bilal : de l'art au terrorisme
11/9 : L'évolution des comics
Interviews : Yves H, Hyuna Kang...
Marvel : La vague Tsunami

BILAL



Ciné BD

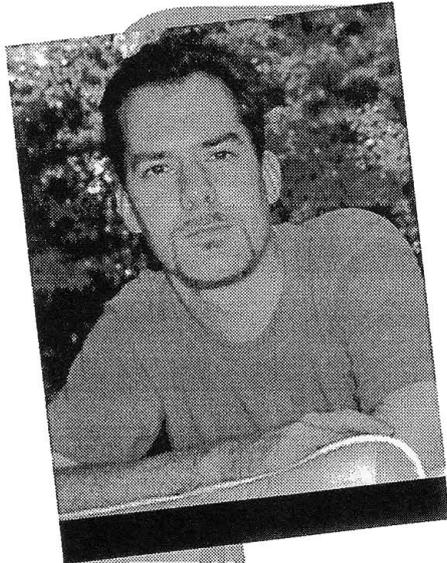
LE MAGAZINE DE TOUTES LES BD

Hulk,
XMen 2,
Daredevil,
Corto Maltese

N°6

Août-Septembre-Octobre 2003
4.80 € - 5€ pour l'étranger
et les Dom-Tom

Maltese Aire Libre



Yves H,

UN SCÉNARISTE FORGÉ PAR LES TECHNIQUES DU CINÉMA

par Patrick Dubuis*

Yves Huppen est né le 17 mars 1967 à Etterbeek, commune de Bruxelles, d'un père dessinateur, Hermann, et d'une mère employée à la banque nationale. Il rêve de faire du cinéma mais l'école où il s'est inscrit l'oriente davantage vers la télévision. C'est alors qu'il décide de devenir auteur de BD. Il est vrai qu'il a toujours dessiné et que, petit déjà, il voulait faire ce métier. En 1995, sa première BD, *Le Secret des Hommes-Chiens*, déjà réalisée avec son père, est publiée aux éditions Dupuis. Bilan : un énorme bide commercial. C'est alors qu'il a compris qu'il fallait encore travailler pour atteindre un niveau professionnel décent, même si certaines idées étaient assez bonnes mais mal développées. Il rencontre sa future épouse, Iocasta Iosefina Morosanu, lors d'un de ses nombreux voyages au pays de Dracula (il en est à plus de 30 en moins de dix ans). Ils se marient en mai 1998. Ils vivent à Bruxelles.

- En septembre 2000, Yves H publie, avec son père au dessin, *Liens de Sang* (éd. Le Lombard).
- En septembre 2001, re-belote avec Rodrigo (éd. Glénat).
- En octobre 2002, troisième collaboration avec *Manhattan Beach 1957* (éd. Le Lombard).

En tant que fils de Hermann, on peut dire que vous avez baigné dans le monde de la BD depuis votre plus tendre enfance. Quels sont les souvenirs que vous gardez d'un père dessinateur ?

■ Je me souviens d'une remarque que m'avaient faite deux enrégés de BD, je devais avoir environ 12 ans à l'époque. Ils m'avaient dit que ça devait être génial d'avoir un père dessinateur. J'avais répondu que je n'en savais rien puisque pour moi, il était simplement mon père et que je le voyais comme tel. De fait, si je l'avais connu également boucher, facteur ou ministre, j'aurais pu comparer, mais là non, je ne l'avais jamais vu autrement qu'un crayon dans la main. Je comprenais seulement qu'il avait un métier inhabituel en voyant la réaction des "étrangers" à la famille. Ils avaient l'air émerveillés. J'ai donc grandi avec l'idée que mon père était un type "pas comme les autres" sans réellement appréhender la chose dans ma vie quotidienne. Pour moi, il restait mon père avant tout. Et puis, la vie d'un dessinateur a de quoi laisser de marbre le plus lymphatique des employés de bureau : lever le matin (oui, ça se lève, un dessinateur !), petit déj', boulot, popote le midi, boulot, popote le soir, boulot et dodo. Le rêve, quoi ! En fait, les souvenirs que j'en ai gardés sont annexes : les repas avec d'autres dessinateurs (Franquin, Dany, Tibet, Cosey, Derib, etc.), les petites figurines gracieusement offertes par Peyo lors de notre visite annuelle chez le papa des Schtroumpfs (merci Peyo !) et les voyages que mon père faisait (pour les festivals) et dont on recevait, ma mère et moi, une carte postale furtivement envoyée.

Enfant, étiez-vous en admiration pour les œuvres de votre père ?

■ Mon admiration ne venait pas tant de ce qu'il réalisait que du regard que les autres lui portaient. Il ne faut pas oublier que son style n'est pas facile à saisir pour un gamin. Je lui préférerais d'autres dessinateurs plus accessibles – tout petit, je préférerais même les dessins de ma mère à ceux de mon père... mais cela n'a pas duré longtemps (excuse-moi maman) !!! L'intérêt porté à son travail est venu avec le temps. Et puis, par le fait même que je le voyais dessiner tous les jours, case après case, planche après planche, le mystère et le choc de la découverte s'étaient évanoués depuis longtemps. J'assistais machinale-

ment au lent et fastidieux processus de création d'une BD. Et cela, à longueur de jours, de mois, d'années. Et les planches s'accumulaient dans son bureau prêtes à être livrées par lot de huit à l'éditeur. Et cette ronde recommençait invariablement, au point que je ne leur accordais plus qu'un regard distrait. En revanche, quand Cosey venait à la maison et montrait ses 46 planches terminées, là, j'étais sous le charme. J'écarquillais les yeux : la magie opérait à nouveau !

Quelle est la série de votre père qui vous a le plus marqué ?

■ Je n'ai pas de série préférée. En fait, j'ai toujours préféré les one-shot aux séries. Ainsi, dans les séries de mon père, j'ai mes tomes préférées : *Le Ciel est Rouge sur Laramie*, *Le Désert sans Lumière*, *Les Yeux de Fer Rouge*, *Julius et Roméa*, *Reinhardt*, *Sigurd...* Tu l'as remarqué, je suis moins sensible à *Bernard Prince*. Je suis aussi un défenseur de la série *Nic*, mais ça a un côté sentimental puisqu'il l'a réalisée avec Philippe Vandooren, alias *Morphée*, mon tonton. Encore une affaire de famille !

Dessinez-vous petit et rêviez-vous de le faire plus grand ?

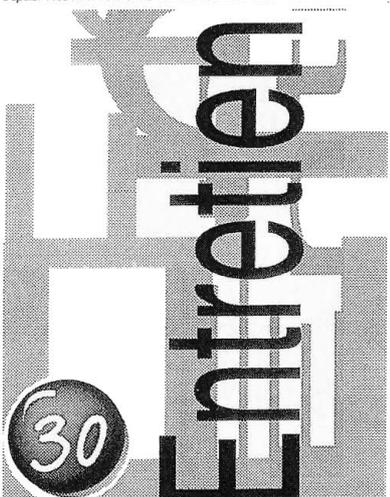
■ Oui ! Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours dessiné. Je crois que j'ai également toujours caressé l'idée d'en faire mon métier. Quand j'avais autour de 6 ans, j'étais alors fan des Schtroumpfs, j'ai pondu une BD d'environ 600 pages dessinées à la vitesse de l'éclair illustrant les nouvelles aventures des lutins bleus de Peyo. J'ai par la suite inventé mon propre personnage qui s'appelait Frédéric et narrait les histoires d'un gamin de mon âge (de l'époque !) et de ses compagnons. Mes parents ont gardé, bien entendu, ces "choses" bien au chaud.

Parlons un peu de vos lectures. Lisiez-vous des BD et quelles sont celles dont vous gardez un souvenir marquant ?

■ En dehors des Schtroumpfs, mes premières amours bédéphiles, j'ai commencé à lire les grandes séries humoristiques de l'Age d'or : *"Lucky Luke"*, *"Astérix"*, *"Iznogoud"*, *"Spirou et Fantasio"*... Puis, mon père a insisté pour que je me mette à la lecture de *"Gaston Lagaffe"*. Le début fut difficile, puis j'ai accroché pour ne plus jamais décrocher. Franquin avait frappé



Trois images de ZHONG GUO à paraître dans la collection Aire Libre chez Dupuis. Yves H. et Hermann à nouveau réunis en décembre 2003.



un grand coup ! Mais de toutes les BD que j'ai lues, celles qui ont le plus marqué ma jeunesse, ce sont celles de Cosey : "Jonathan" et les one-shot "A la Recherche de Peter Pan" et "le Voyage en Italie". Enfin, il y a eu les découvertes de Giraud-Moebius, Boucq, Bilal.

Quelles sont vos références en littérature ?

■ Je suis plutôt littérature américaine contemporaine : Capote, Faulkner, Ellroy, avec une prédilection pour le style nerveux, incisif et minimaliste de ce dernier. Peut-être pour moi L'écrivain du 20ème siècle (et ce n'est pas fini). En revanche, la nouvelle vague "porno-trash" française me laisse perplexe.

Et d'un point de vue cinématographique ?

Mon film fétiche est Brazil, de Terry Gilliam. J'adore également Kubrick, Kusturica, David Lynch, le cinéma indépendant américain emmené par les frères Coen, le cinéma français d'avant-guerre et le cinéma italien d'après-guerre. Sans oublier bien sûr Woody Allen. Et Chaplin. Et enfin, je garde une tendresse particulière pour Jeunet.

Vous rêvez de vous lancer dans le cinéma et commencez une école (IAD). Pouvez-vous nous en parler un peu plus longuement ?

■ Le cinéma était et est toujours mon rêve. C'est pourquoi je me suis inscrit plein d'enthousiasme dans une école réputée, à savoir l'IAD. Mais j'ai dû rapidement déchanter. Pour plusieurs raisons. J'étais sans doute trop jeune et pas assez mature pour commencer ce type d'école. J'ai en outre besoin d'un temps d'adaptation assez long avant de prendre mes marques dans un nouvel environnement, ce qui fait que l'année était bien avancée quand j'ai commencé à les trouver (mes marques), mais il était sans doute déjà trop tard. Et enfin, les cours de physique et de chimie (beuââârk), programmés pour dissuader les moins motivés, avaient fait leur office. J'aurais bien sûr pu redoubler, mais j'étais sur le coup trop dégoûté. Et puis, je me suis assez rapidement rendu compte que dans un petit pays comme la Belgique, sans industrie du cinéma et où les producteurs sont aussi rares que les reflets d'humanité dans l'œil d'un Taliban, j'avais toutes les chances, en cas de succès dans ces études, de me retrouver dans une régie télé à pousser sur des boutons pour cadrer au mieux la moumoute d'un Jean-Pierre Foucault local ou les coucougnettes d'un cochon invité sur le plateau d'un Dechavanne sur le retour. En fin de compte, je me suis dit que j'avais plus de chance de réaliser un jour un film en faisant de la BD...

Est-ce que cette formation influence votre manière de faire un scénario ?

■ Ma formation cinématographique n'est donc pas très poussée, néanmoins le cinéma, d'une manière générale, influence mon travail, c'est incontestable. Tout comme certains bouquins que j'ai lus. En fait, les deux choses qui m'attirent dans le contenu d'un scénario, la sublimation de la platitude du quotidien et le fantastique psychologique et chronologique, je les dois, comme je vous l'ai déjà dit, à des réalisateurs de cinéma et deux écrivains : Terry Gilliam, les frères Coen, David Lynch pour le cinéma, John Irving et James Ellroy pour la littérature. Ma formation cinématographique rudimentaire n'y est donc pour rien. En revanche, ces références font que, dans ma tête, j'écris davantage un scénario de cinéma qu'un scénario de BD. Je ne conçois d'ailleurs

pas cela comme un handicap, mais au contraire comme un atout.

La Roumanie vous passionne vraiment, pouvez-vous nous éclairer ?

■ Quand j'étais gosse, j'ai fait de la gym. A un niveau extrêmement modeste, je dois le préciser. Ce qui fait que j'étais en admiration devant tous les champions et championnes que générerait ce sport. Et qui dit championnes, dit Roumaines, mes préférées. Je me suis donc tout naturellement intéressé à ce pays. Et lorsqu'un de mes potes, Christian Grétry, multiple champion de Belgique, a décidé d'inviter une délégation roumaine à sa manifestation de gym, j'en ai profité pour sympathiser avec les entraîneurs. Ceux-ci m'ont invité en Roumanie, afin non seulement de découvrir leur pays mais aussi de me permettre de filmer dans les différents centres d'entraînement de mes "idoles", les gymnastes roumaines. Là même où la plus connue d'entre elles, Nadia Comaneci, à la retraite à cette époque-là, s'était entraînée. Là où aucune caméra occidentale n'avait été autorisée à filmer. Tout cela devait déboucher sur un reportage que les télévisions du monde entier, rêvais-je, allaient s'arracher. Mais, pour des raisons obscures, les producteurs télé belges à qui je m'étais adressé à l'époque, ne crurent pas bon d'y donner suite. Quelques années plus tard, France 3 présentait à son tour un reportage sur le sujet en annonçant qu'aucune caméra occidentale n'avait été autorisée à pénétrer en ces lieux... Malgré tout, mon rêve initial s'était concrétisé : j'avais pénétré le saint des saints de la gym roumaine, m'y étais fait quelques relations et j'avais découvert pour la première fois ce pays si séduisant. C'était en 1991. Et depuis, j'y ai fait plus de 40 voyages et y ai vécu près de 10 mois quasi non-stop. J'y ai enfin rencontré ma femme. C'est donc peu dire que je suis attaché à ce pays.

Avez-vous fait une école de dessin ou êtes-vous un autodidacte ?

■ Je me considère comme un autodidacte. J'ai bien suivi près de deux ans de cours du soir dans une académie qui m'ont, je pense, donné une bonne base anatomique, mais ce n'est pas suffisant pour que je me considère comme le fruit d'une école bien précise. Finalement, et même s'il n'a jamais vraiment joué le professeur avec moi, j'ai certainement appris beaucoup de choses à observer mon père dessiner.

En 1995, vous lancez votre première BD, Le Secret des Hommes Chiens. C'est une BD assez axée sur l'absurde, mais elle aboutit à un "bide" ! Quelle a été votre réaction ?

■ En fait, ce bide m'a permis de prendre conscience de mes manquements. Malgré ma déception légitime, je n'ai pas trop accusé le coup. Mon entourage m'a encouragé à ne pas baisser les bras et à voir non seulement les défauts, mais aussi les qualités de ce récit. Malgré la maladresse de la réalisation, il n'en reste pas moins qu'il y a de bonnes idées. Elles ont seulement été mal exploitées.

Quelle idée voulais-tu exploiter et faire passer à travers cette histoire ?

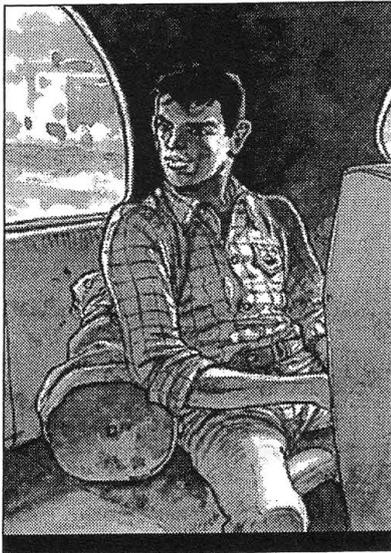
■ Je voulais mélanger le cruel avec un certain burlesque. Jusqu'à l'absurde. Tout en rendant un hommage non déguisé à Tod Browning, le réalisateur du splendide Freaks. Je voulais créer un truc assez jouissif. Disons que je me suis pris les pieds dans le tapis.



MAIS ROULE PLUS VITE !

FACILE À DIRE ! JE SUIS À FOND !... LEUR VOITURE EST PLUS PUISSANTE QUE LA NÔTRE !

Euphorie



Après, vous devez faire votre service militaire et vous dites que sur le plan humain, ce fut une très bonne expérience. Pouvez-vous nous en dire plus ?

■ *Je ne suis pas militariste, loin de là. Seulement, au service, on rencontre des tas de gars qu'on ne rencontrerait pas dans la vie courante. Malgré les différences sociales, vu qu'on est tous dans la même galère, il y a une réelle solidarité entre êtres humains qui s'installe. Ce que je n'ai jamais pu constater ni à l'école ni ailleurs dans notre vie quotidienne. Les fleurs qui poussent au milieu du béton sont plus belles et plus émouvantes que celles qui écloussent dans les verts pâturages...*

En septembre 2000, vous publiez Liens de Sang, une BD réalisée avec la collaboration de votre père. Le résultat est assez mitigé et les critiques sont assez dures avec vous. Etes-vous content de cette BD ?

■ *Premièrement, je considère Liens de Sang comme une bonne BD, n'en déplaise à ses détracteurs. Ensuite, malgré quelques critiques négatives, l'album a été dans l'ensemble plutôt bien reçu tant par le public que par la critique. Et même souvent avec enthousiasme. Surtout pour une histoire pas très évidente à suivre, je le reconnais. J'en veux pour preuve les velléités non feintes d'en faire un film aux USA mais également en Europe. De plus, je considère que graphiquement, il est la plus belle réussite de mon père. Qu'on se le dise, je défendrai bec et ongles, contre vents et marées cet album. Et ce, jusqu'à la fin de ma vie ! Liens de Sang est une BD surnaturelle, et c'est la première fois que Hermann en réalise une.*

Comment a-t-il réagi lorsque vous lui avez présenté le synopsis ?

■ *En fait, il n'a pas vraiment réagi. Je crois même qu'il a lu très distraitement le synopsis et n'a pas tenté d'y comprendre grand-chose. Comme il me dit souvent, quand il collabore avec un scénariste, il préfère découvrir le récit page après page, comme le lecteur, sans savoir où il le mène.*

Est-il intervenu dans le scénario ?

■ *Dans le scénario, pas du tout, pour la raison évoquée plus haut. Il n'y a que les dialogues pour lesquels je lui ai laissé carte blanche. Je lui donnais le dialogue de base, sans relief particulier et lui le cuisinait à sa façon afin de donner ce caractère un brin gouailleur et "bas-fonds" que réclamait l'histoire. Il n'a pas été à l'école de Greg pour rien !*

A-t-il peint le monde comme vous l'entendiez ?

■ *Oui et non. Même en travaillant seul sur ses propres scénarios, il est impossible, je crois, de rendre à la perfection les ambiances, les décors qu'on a dans la tête. C'est une grande frustration. Et c'est encore plus vrai quand on travaille avec quelqu'un d'autre. Mais pour répondre à ta question, je trouve qu'il a réussi à coller néanmoins au plus près de ce que j'avais imaginé, mieux que ce que n'importe quel autre dessinateur aurait pu faire, j'en reste persuadé.*

Voulez-vous transmettre un message ou une morale à travers cette aventure ?

■ *Non, je ne suis pas du tout un faiseur de morale ou un donneur de leçon. J'ai préféré jouer avec des idées : le complexe d'Œdipe, par exemple. Qui s'imposait puisque je travaillais avec mon père. Je trouvais amusant*

d'illustrer ce propos. Je crois que s'il y a un message, modeste, à retirer de cette histoire, c'est que malgré les apparences, on ne maîtrise pas du tout notre destin : nous sommes un peu tous comme Sam, nous sommes les acteurs d'une pièce dont on ne connaît jamais la trame profonde. Tout y est faux-semblants et nous y délaissions trop souvent la proie pour l'ombre.

Est-il juste de dire : "Tu as un nom, il te reste maintenant à te faire un prénom" ?

■ *Oui, sans doute. Mais c'est davantage vrai aux yeux du public qu'aux miens. Moi, je n'en fais pas un but en soi et cela ne m'empêche pas de dormir. Je tente de suivre mon petit bonhomme de chemin avec la plus grande honnêteté et le reste, s'il doit suivre, suivra.*

En septembre 2001, vous collaborez à nouveau avec votre père. Mais cette fois, vous scénarisez une BD de la série "Les Tours Bois-Maury". Comment a été pour vous la reprise de cette série ? Est-ce que Hermann vous a imposé des sujets à respecter ?

■ *En réalité, mon père m'a proposé de scénariser le tome 12 de "Bois-Maury" parcequ'il s'agissait, comme pour le tome 11, d'un one-shot. Il ne s'inscrivait pas comme la suite du précédent. La série s'était arrêtée avec le tome 10 des Tours de Bois-Maury, Olivier. Tous les autres tomes ne seront que des one-shot. Quand mon père m'a proposé de créer le scénario du tome 12, j'ai un peu paniqué. Je lui ai demandé un délai de quelques jours avant de finir par accepter. Il m'a alors précisé qu'il voulait que cette histoire se déroule dans l'Espagne de la Reconquista, vers le début du 14ème siècle. Malheureusement, à cette époque, le gros de la reconquête est déjà réalisé et la Castille est davantage en proie à des luttes de pouvoir intestines qu'à des combats contre les Maures. Ce qu'il voulait absolument illustrer. Et comme les combats suivants n'auront lieu qu'à la fin du 15ème siècle, j'ai dû chercher pour trouver traces de luttes avec les Maures. Enfin, puisque la seule Castille menait des combats dans le Sud de l'Espagne actuelle contre les Musulmans et qu'elle était en froid avec la France dans le même temps, la présence de Bois-Maury, chevalier français, à Tolède semblait peu crédible. Surtout dans le cadre des Croisades. C'est ainsi que j'ai opté pour un enfant recueilli, Rodrigo.*

Avez-vous dans l'idée de continuer la série "Bois-Maury" ?

■ *L'expérience m'a plu. Mon père en a été satisfait également. Et comme les critiques et les ventes sont bonnes, je pense qu'on remettra ça prochainement.*

Votre dernière collaboration parue s'intitule Manhattan Beach 1957. Vous parlez de la réalisation d'un triptyque. Cet album en est le second opus. Est-ce qu'il y a des liens entre eux ?

■ *Les liens ? Il faut les retrouver dans les ingrédients de base des différents récits. Le premier ingrédient facilement identifiable est l'Amérique et plus particulièrement son axe est-ouest : Liens de Sang se situe dans une grande ville de la côte est, Manhattan Beach 1957 a un pied dans un bled perdu du Missouri et l'autre sur la route qui mène en Californie ; enfin, le troisième tome dont je n'ai pas encore le titre, mais qui pourrait s'intituler American dream se déroulera à Los Angeles. Dans mon désir d'illustrer ma vision des USA et du rêve améri-*

cain qui en découle, il me semblait logique de suivre la route qui incarne le mieux ce rêve, à savoir une route 66 fictive. Ensuite, deuxième ingrédient : le personnage principal doit être flic. En fait, quand on considère la littérature ou le cinéma américains, on s'aperçoit que le flic est un personnage incontournable. De plus, l'Américain étant très légaliste de culture, la police fait partie de son quotidien, de ses références. Puis après, viennent d'autres ingrédients, mineurs ceux-là : la voiture rouge, le porte-clés ou pendentif en forme de cœur rouge. Je pense aussi placer une chanson qui servira de thème musical – ah!, cette frustration de ne pas pouvoir mettre de son! – au troisième tome, comme Heaven l'était pour Liens de Sang et Love Me Tender l'était pour Manhattan Beach 1957. Je crois avoir fait le tour des liens objectifs qui uniront les trois tomes. A certains d'en trouver d'autres plus psychanalytiques...

Cette fois, pas d'aventure qui traite du surnaturel ?

■ Non. Bien qu'il y ait un léger climat fantastique alimenté par le personnage d'Elvis et accompagnant l'escapade de John et Daisy, le récit est beaucoup plus réaliste que Liens de Sang et n'emprunte pas des voies de traverse (et autres chocs temporels) qui ont tant dérouté certains lecteurs.

Avez-vous également beaucoup d'admiration pour le King ?

■ Le choix qui s'est naturellement porté sur le King n'est en rien un choix de fan. Il me fallait une star qui personnifie la fin des années cinquante et le rêve de millions de jeunes Américains de cette époque. Il me fallait aussi une star qui soit encore connue de tous en 2002. Qui mieux que Elvis pouvait incarner ce personnage ? Personne. Le choix fut dès lors simple. Il m'a donné raison puisqu'on a vécu une sorte de revival Presley à l'occasion des 25 ans de sa mort et de son accession en tête des hit-parade avec sa chanson A Little Less Conversation, chose que je n'avais pas prévue, mais qui s'avère assez amusante. Donc, pour répondre à ta question, non, je ne suis pas un fan du King.

Est-ce que vous êtes satisfait des dessins d'Hermann ?

■ Mon père, qui partage en grande partie non seulement mon amour pour le cinéma mais également mes références, comprend aisément ce que j'attends de lui. J'aurais dès lors mauvaise grâce à ne pas me montrer satisfait par ses dessins !

Comme le sujet de ce trio est les Etats-Unis, je suppose que vous vous y êtes déjà rendu, n'est-ce pas ?

■ J'ai mis pour la première fois les pieds aux Etats-Unis cet été pour une escapade de quelques heures au nord de l'état de Washington lors de mon séjour à Vancouver. Cela dit, je ne crois pas qu'il faille absolument se rendre physiquement sur les lieux qui servent de décor à un scénario. A fortiori lorsque ce lieu est aussi connu et représenté que les Etats-Unis. Une bonne documentation doit

pouvoir faire l'affaire d'autant plus dans mon cas où je ne m'attache pas à montrer les USA avec force détails réalistes, mais plutôt à illustrer la vision que j'en ai à travers les clichés véhiculés par l'Amérique elle-même. D'autant qu'en dépoussiérant un peu les clichés et en les revisitant à la lumière de certains reportages, films et bouquins (faits par des Américains), on ne doit pas être bien loin de la vérité. Tout cela me fait penser qu'un voyage aux Etats-Unis, si l'idée me plaît, ne me serait sans doute pas d'une grande utilité. Au contraire. Je préfère rester pour l'instant avec la vision intacte de «mon Amérique à moi» plutôt que la vision d'une Amérique peut-être plus réaliste mais beaucoup moins féconde.

Pourriez-vous déjà nous parler du troisième volume de ce triptyque ?

■ Difficile d'en parler vu le peu d'éléments que j'ai pour l'instant. Cela dit, il ne devrait pas sortir avant deux ou trois ans car nous avons d'autres obligations avant celle-ci. Nous aurons donc tout le temps d'en reparler

Quels sont vos projets actuels ?

■ Il y a bien sûr l'album avec Dany dont l'histoire se passe en Roumanie avec... Dracula. Puis un one-shot avec mon père pour les éditions Dupuis. C'est tout ce que je peux dire pour l'instant.

Cela me ferait plaisir d'avoir votre avis sur le site officiel de votre père (www.hermannhuppen.com), car vous y apportez une certaine collaboration.

■ Franchement, je trouve qu'il est de plus en plus intéressant. La Webteam est constituée de jeunes gars qui en veulent et qui savent ce qu'ils font. Et le font bien. Ce qui est amusant, c'est que je découvre sur le site des travaux de mon père que je ne connaissais pas. Reste maintenant à convaincre mon père de s'acheter un ordinateur, ce qui est loin d'être une partie gagnée d'avance. En fait, il est assez vieux jeu... Il le dit lui-même : «je suis un homme de Cro-Magnon !»

Et toi, désirez-vous vous remettre à dessiner ?

■ Pour l'instant, je préfère ne pas en parler

Yves, je vous remercie d'avoir pris la peine de répondre à mes questions.

* Entretien réalisé par Patrick Dubuis qui consacre une grande partie de son temps à l'œuvre de Hermann et de Yves H. sur le site internet : www.hermannhuppen.com (un site récompensé pour sa qualité par 5 prix dont un Golden Web Award, un prix du meilleur site BD 2002 décerné par Bonweb, un Art Award pour son graphisme, un Award d'Or...)

NDLR : Depuis cet entretien, Hermann a publié chez Dupuis **Le Dernier Diamant**, le 24^e album de la série **Jérémiiah**.

On en sait également un peu plus sur le nouveau one-shot réalisé par la doublette familiale, ce sera **Zhong Guo**. En route pour Pékin, dans une Chine Populaire passée de la dictature du prolétariat à la dictature du consommateur. Le pays est toujours sous l'emprise du Parti Communiste et, sous cette nouvelle façade, rien n'a vraiment changé au pays de Confucius et de Lao-Tseu... Ces infos sont développées et illustrées sur www.hermannhuppen.com

